Éloge du pilori

PAR CRABOLINE PEYRET,
ANCIENNE BÉNÉVOLE
DU GENEPI

Dans cet ouvrage, où plane constamment l'ombre de Michel Foucault, Alain Brossat propose une réflexion critique et dense sur la pénalité. Pourquoi sommes-nous tant attachés à nos systèmes de pénalités et continue-t-on à être incapable de penser le monde sans prison alors que nous avons sous les yeux son échec depuis plus d'un siècle et demi ? Voilà la question qui guide l'ensemble de l'ouvrage. La prison nous apparaît tellement comme allant de soi et naturalisée, qu'on a fini par croire que sans elle nous ne serions pas protégés du crime et du chaos mais aussi que la seule chose que nous devons/pouvons faire dans le domaine est d'y apporter des améliorations. Or, il nous montre qu'elle est empreinte d'une logique de l'exceptionnalité et que c'est le cœur même du dispositif qui est violence pure. Elle ne sera donc jamais qu'une simple restriction d'aller et venir puisqu'il y aura toujours un « excédent absolu de la peine ».

Sa fonction de cloaque social n'est pas accidentelle, elle s'inscrit bien dans un processus social sélectif. Sous le mythe démocratique contemporain de ses principes et ses valeurs, la vraie fonction du pouvoir de punir n'est pas la dissuasion, la cohésion so-

ciale, la souveraineté, ou dans le cas de la prison la garde ou le reclassement social, il s'agit bien de faire un partage excluant, une mise à l'écart hiérarchisante et stigmatisante.

Brossat nous rappelle ce qui devrait pourtant aller de soi, à savoir qu'il y a de fait une antinomie radicale entre enfermer et humaniser mais aussi entre enfermer et (ré)insérer. Aussi ce n'est pas parce que la peine de prison n'est pas spectaculairement afflictive et violente qu'elle n'est pas barbare. En quoi est-il légitime de juger l'enfermement et la destruction de la personnalité (sans compter les suicides, les familles détruites, l'humiliation...) comme compatibles avec des valeurs et des normes de vie que l'on dits civilisées ?

La seconde chose que Brossat nous montre, c'est que derrière cette apparente ouverture et humanisation de la prison, celle-ci s'est en fait « carcéralisée » en s'axant vers une sécurisation de plus en plus poussée de l'institution (et non pas des détenu-e-s) en utilisant par exemple la radicalisation comme prétexte pour signifier qu'il y a finalement encore trop de liens, de contacts, d'effets de groupe, de possibilité de rapprochement par affinités dans l'espace pénitentiaire. Les peines alternatives ne servent quant à elles qu'à punir des gens qui ne l'auraient pas été avant. Non seulement elle ne remettent en rien en cause la centralité de la prison mais pire, en l'exportant dehors, elles participent à la « carcérisation » de la société et à son installation dans les subjectivités. Assujettis à tout un tas d'injonctions et d'obligations, sous des motifs

Considérations intempestives sur les arts de punir

Entretien avec Tony Ferri, d'Alain Brossat

(Éditions L'Harmattan, septembre 2015)

de réinsertion ou de responsabilisation nous mettons certaines personnes en état de minorité perpétuelle en s'assurant qu'elles soient suivies, encadrées, surveillées et constamment exhortées à jouer le jeu.

Nous vivons bien dans un état policier, avec sa surveillance généralisée, quotidienne, de plus en plus subtile et méticuleuse des conduites, des déplacements, des emplois du temps... mais aussi des pensées et des convictions. Avant il suffisait de se tenir tranquille, maintenant il faut aussi penser droit, nous explique Brossat.

Lorsque qu'il parle de faire « entrer le punir dans le domaine de l'art » et évoque le « retour » du pilori, son idée est de faire sortir la réflexion en dehors de la question du droit et du pouvoir de punir, en se concentrant sur la manière de le faire. En effet, dans l'histoire générale de la pénalité la vengeance et le plaisir de punir ne sont pas des invariants anthropologiques mais des productions culturelles. Il est donc possible de bousculer le régime des affects associés à la peine pour les délier de la vindicte. Par là, il n'entend bien sûr pas qu'il faut décréter que la peine doit désormais être sous le signe de sentiments positifs mais propose plutôt un moyen de déplacement radical dans la façon de penser le problème.

Relevant l'antagonisme entre la Justice-institution, appareil de l'État qui défend l'ordre, et l'idéal de justice plus populaire, exigeante de droits et de réparations de tords subis, il rêve de peines qui seraient affranchies de la logique du Talion et qui permettraient

de sortir de la justice de classe actuelle en étant à la fois visible et communautaire. Il fait donc la différence entre l'exposition (le pilori) et la surenchère médiatique ou le lynchage, et n'en garde que le caractère moral et politique.

Pour résumer, ce livre nous permet de voir que les problèmes de la prison n'ont rien de conjoncturels mais aussi, heureusement, que celle-ci est loin d'être un horizon indépassable. Ainsi, être partisan de la disparition de la prison, ce n'est pas être dans une utopie inconsistante mais juste être conscient qu'il existe une infinie diversité des manières de punir qui s'inscrivent dans des dispositions politiques, sociales, culturelles particulières et qu'un changement des conditions d'exercice du pouvoir peut amener à un bouleversement radical dans le régime des peines (tout comme la fin du « temps des supplices » a eu pour condition le renversement de la monarchie absolue). Aussi nous invite-t-il à ne plus voir la justice et la démocratie comme des cultes à célébrer avec éventuellement quelques aménagements à faire à la marge, ce qui ne fait qu'au final renforcer la société de contrôle dans laquelle nous vivons, mais à tout repenser en se soustrayant à cette nouvelle forme de chantage perpétuel au « possible » que certains appellent réalisme, qui n'est qu'une capitulation devant les conditions du présent, et ainsi à arrêter de « choisir de ne rien faire face » à cet échec qu'est la prison et face à ce danger qu'est la diffusion du dispositif carcéral dans les espaces sociaux.